

. A propos du Jubilé, la Reine—lisez le ministère anglais,—a cru devoir conférer une distinction honorifique à notre poète national, Louis Fréchette, et l'a nommé compagnon de l'ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges.

Certes, l'idée de reconnaître que Fréchette a du talent, est excellente, quoique pas neuve du tout, puisque tout le monde littéraire—qui n'a pas de frontières—le savait depuis longtemps, mais, ne vous semble-t-il pas que les conseillers à-décorations de Sa Majesté sont bien peu renseignés, ou renseignent bien mal leur Reine, quand ils ne demandent pour le plus grand poète de langue française du Nouveau-Monde et de tout l'immense empire britannique, qu'un simple titre de compagnon d'un ordre anglais.

En vérité, on se demande comment cela a pu se faire, alors que l'an dernier, on a sifflé M. J.-M. Le-Moyne, un bien brave homme, mais qui a l'esprit de reconnaître lui-même l'immense supériorité de son collègue de la Société Royale, l'auteur de tant d'œuvres admirées à juste titre.

C'est en voyant de semblables choses que notre peuple canadien se met de plus en plus dans la tête que le sifflage est une distinction devenue un peu banale et que le titre de compagnon doit être de beaucoup plus prisé, puisque le grand poète canadien en rehausse le nom en l'acceptant.

L'idée n'est point tant sottise et je suis bien près de la partager, je l'admets même complètement : car si la gloire de l'ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges ne manquait pas à Fréchette, le barde du Saint-Laurent illustre aujourd'hui ses compagnons.

. A la ville, à la campagne, on entend toujours la même chanson, que le soleil brûle les champs, ou que la neige couvre la plaine, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il grêle : on ne peut trouver de servantes.

En été surtout, alors que les Montréalais se disposent à aller servir de pâture aux marigouins et aux hôteliers de l'eau salée, on ne peut se procurer de serviteurs en jupes à aucun prix.

On leur fait les concessions les plus humiliantes, on les autorise à jouer du piano et à recevoir, même leur cavalier, on leur permet de sortir tous les soirs, de renverser le sel ou de faire tourner le lait, rien n'y fait. Ces demoiselles, munies du salaire de leur travail des mois de neige, brûlent du désir d'aller montrer, dans leur village, leur chapeaux multicolores, leurs robes neuves et leurs grâces fraîchement acquises à la ville.

Elles sont si heureuses de prouver à leurs amis qu'elles sont mises comme des demoiselles et qu'elles savent parler en tannes.

Et pourtant, voici que les journaux de Montréal nous apprennent qu'une jeune servante vient de se suicider, désespérée qu'elle était de ne pouvoir trouver d'emploi !

Est-ce possible ?

Ce suicide d'une servante en quête de service paraît tellement phénoménal qu'il est difficile d'y croire.

L'enquête du coroner révélera peut-être la découverte d'un nouveau microbe.

. On lit des choses horribles dans nos journaux. Hier j'ai cueilli dans un papier-nouvelles de Québec le titre suivant d'une annonce :

LUXURE

Pour le riche et le pauvre.

Je ne me suis pas payé le luxe d'aller plus loin. O langue française, que de crimes on commet en ton nom !

Le bon plaisir

Le bonheur est une boule après laquelle nous courons quand elle roule, et que nous poussons du pied quand elle arrête.—CHERBULIEZ.

MGR PAUL BRUCHÉSI

La semaine dernière, au moment de mettre sous presse, nous apprenions la nouvelle de la nomination à l'archevêché de Montréal, de M. le chanoine Paul-Louis-Napoléon Bruchési.

Ayant été personnellement l'objet de la grande et réconfortante bienveillance de Sa Grandeur, j'éprouve un réel bonheur à lui en témoigner publiquement ma reconnaissance.

Oh ! je le sais, l'ayant appris si souvent à mes dépens : la reconnaissance est chose ignorée de nos jours, et celui qui a la malencontreuse audace de cultiver ce sentiment, est classé d'emblée parmi les... quantités négligeables, pour ne pas dire pis.

N'ayant pas le moindre respect humain, et me moquant comme d'une guigne de ce que l'on peut penser de moi, malheureux rétrograde, j'aime la gratitude.

Que m'importe de ne la point rencontrer à mon égard ? Est-ce une raison de ne la point chérir et choyer moi-même envers ceux qui sont bons à mon égard ?

J'oublie le mal qu'on me fait : mais, vive Dieu ! je n'oublie jamais le bien !

Monseigneur Paul-Louis-Napoléon Bruchési, fut donné de Dieu à ses excellents parents, le 21 octobre 1855. Il est donc tout jeune, et ce n'est que mieux.

Le saint Pontife Pie IX n'était âgé que de cinquante deux ans quand il fut élu pape.

Mgr Bruchési commença ses études au séminaire de Montréal, fit une année de philosophie au séminaire d'Issy, près Paris, sa première année de théologie à Paris même, et le reste de ses études, y compris un cours de théologie au célèbre collège Romain, et un cours de droit romain au séminaire de l'Appollinaire.

Le 21 décembre 1878, il était ordonné prêtre par l'Em. Cardinal Monaco.

En 1879, il était reçu docteur en théologie, et la même année, rentrait à Montréal, ayant passé cinq ans à Rome et à Paris.

Mgr Bruchési occupa différents postes, à Québec et à Montréal, où il fit voir ses vastes connaissances, et se signala comme orateur sacré.

C'est lui qui fit le 5 juin 1892, le sermon de circonstance, au sacre de S.G. Mgr Emard, avec lequel il avait étudié à Rome.

Mgr Bruchési joint à une très grande bonté, une douce fermeté : nous le savons par expérience.

Sur les questions de principe, il sera inébranlable : qui est allé se tremper aux sources du catholicisme, au Siège de Pierre, reste malgré soi imprégné des parfums de Rome. Et si la charité tempère les ardeurs du caractère, les exemples des martyrs se dressant à chaque pas dans la Ville Éternelle nous rendent ce que l'on peut appeler réellement : *intransigeant*, dès qu'il s'agit de l'essence de la Religion.

Voilà pourquoi il nous faut reconnaître encore l'intervention d'en Haut dans le choix fait par le saint Père.

Comme zouave, nous avons le droit d'être fier et de dire à notre Roi-Pontife, du plus profond de notre cœur : Merci !

Et, comme brebis—hélas ! bien galeuse—du troupeau de Mgr Bruchési, nous lui disons avec joie : *Ad multos annos !* et avec orgueil, notre plus filiale soumission et notre plus profond respect.

Théophile Picard

A MES DEUX AMIS W. P. ET E. D.

CE QUE C'EST QUE D'ÊTRE SOLDAT

Les récents événements, sous l'impression desquels nous sommes encore, et la vie d'un de ces sublimes héros, mort au champ d'honneur de Castelfidardo, m'ont inspiré, amis, les quelques lignes que je vous dédie.

D'abord, pour être soldat il faut avoir l'âme haute,

et ce doit être, pour nous, fils d'ancêtres glorieux, notre principal souci. Car, savez-vous ce que c'est que d'être des soldats, vous qui enviez les palmes éclatantes des défenseurs de la patrie ? Et moi, oserais-je vous le dire ? Interrogeons plutôt nos pères. Eux, ils ont joué leur rôle dans les luttes patriotiques et guerrières,—ils pourront nous l'apprendre.

“ Eh bien, nous disent-ils, c'est être ardent, jeune, fort ; c'est voler à la mort en chantant ; c'est avoir vingt ans, sentir cette sève de vie qui dore l'horizon et rend l'âme guerrière. C'est courir sans retard, sans larmes, sans regrets, quand la patrie nous appelle et que le devoir dit : “ Cours ! ” aux champs du combat, où le sang coule à flots, où le plomb et le fer ont d'horribles effets, où le canon vomit en grondant, et mutilé, pantelant, écrasé, amis et ennemis : malgré cela, reste debout et vois à chaque nouvelle bataille tomber un à un tes amis et tes proches. Puis, quand enfin les luttes sont finies, courbé, vieilli, brisé par ces périls sans nom, tant de fois affrontés, pour prix de tes exploits, vois ce qui t'attend : “ La croix, un petit ruban, et un modeste asile, ” voilà tout ! ”

Pourquoi donc cette affreuse perspective nous charme-t-elle ? Ah ! c'est que l'exemple de nos pères et le devoir nous la commandent, cette ardeur invincible. —Et pourquoi,—malgré cette affreuse peinture,—nos bras se dressent et nos cœurs bondissent, impatients de combattre ? C'est que nous sommes bien vos fils, ô valeureux ancêtres. N'est-ce pas que rien désormais ne pourrait effrayer nos âmes généreuses ; n'est-ce pas que nos cœurs les ont compris ? car le soldat, pour nous, c'est le fils dévoué qui protège la mère et lui fait de son corps un rempart contre les coups, pour lui donner le repos, le bonheur et la prospérité. Et qui après s'être usé aux fatigues de la guerre, et avoir prodigué son sang pour son pays, ne demande rien que d'entendre la voix de sa chère patrie lui dire, en reposant sa poitrine meurtrie sur son vaillant cœur : “ Je suis fier de toi ! ”

Je ne sais ce que l'avenir nous réserve, mais si jamais notre cher Canada demandait le secours de nos bras ; oh ! alors, en avant, mes amis, sans tourner la tête. Qu'aussitôt nos bras vaillants et forts s'arment de l'épée. “ Vaincre ou mourir ! ” Que ce soit alors la devise des confrères d'aujourd'hui. Et puisque nous sommes jeunes, nous aurons du cœur, c'est-à-dire le courage, l'honneur et la vaillance.

Que faut-il de plus pour marcher à la gloire, pour être dignes de nos pères ? Presque rien : la victoire ! Et nous l'aurons, ô fils de glorieux ancêtres.

Et vous ! Dieu des armées, qui siégez au fond des cœurs vaillants, vous nous serez en aide ! D'ici là, nous vous confions nos jeunes cœurs, faites qu'ils ne s'embrasent que pour de nobles causes. Laissez-nous vivre, car nous avons des mères ; faites-nous bien vivre, car nous avons le Canada.

URG. D'ALSACE.

Montréal, juin 1897.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Mlle Georgine B.—La trahison n'est jamais le fait de la personne de cœur : il est assez de défaillances autour de soi, pour que Dieu épargne celle-là !—C'est vivre : donc, cela paraîtra.

A.-J. B.—Je suis fier d'être choisi comme votre confident, et votre secret sera bien gardé. Il y avait quelque chose de trop vif : nous l'avons modifié ; nous en voudrez-vous ?

Rosine.—Puisque les yeux sont le miroir de l'âme, ces yeux donneront leur rayonnement en ces colonnes.

Antonio P., Montréal.—C'est, en effet, un temps merveilleux dans la vie de l'étudiant, que les vacances. Que de précautions physiques et morales il exige !—Nous publierons dès que possible.

C.-Borr. Marcotte.—Nous publierons avec plaisir dans le numéro du 17 juillet : jusque-là, les gravures sont choisies.—Nous recevons avec plaisir d'autres vues.—Vous pouvez compter sur le correspondant, envers lequel vous êtes trop bienveillant, et qui s'estime heureux d'être votre F. P.